

21 - Mon père...

Putain, non ! tu n'es pas *vaincu*.

Tu n'es pas *vaincu*, parce que l'enjeu d'une discussion n'est pas de vaincre mais de convaincre, ce qui est presque le contraire : s'admettre vaincu fera toujours mal, s'admettre convaincu pourra être tenu - et en toute *légitimité* - pour une victoire sur soi-même.

Et tu poses d'excellentes questions qui ne cessent de la relancer, cette discussion.

La séparation entre la pensée gratuite et la pensée conditionnée par l'intérêt, te demandes-tu, est-elle possible ?

Rappelle-toi ce que tu écrivais et à quoi j'adhère sans réserve : *les individus ne sont ni blancs ni noirs*. Autant dire ni bons ni mauvais par nature, simplement animés, guidés, toujours, du plus égocentrique au plus altruiste, par ce qu'ils pensent être en toute bonne foi *leur intérêt* : comment en serait-il autrement ? Sauf que l'idée diffère sensiblement que se font de *leur intérêt* - reconnais-le - Hitler et Mère Térésa, Marx et Baby-B, Van Gogh, Martin ou Salah Abdeslam...

Toute pensée émise, Fabrice, est *nécessairement* conditionnée par l'idée que l'auteur se fait de son intérêt, *via* sa propre culture et son propre parcours. Mais il n'est que les penseurs conditionnés eux-mêmes par l'idéologie marchande pour réduire la notion d'*intérêt* au seul intérêt financier...

Quant à la pensée *gratuite* (qui ne *coûterait* rien ? qui ne *rapporterait* rien ? qui ne *servirait* à rien ?)... comment une pensée, si abstraite et désincarnée soit-elle *a priori*, pourrait-elle être qualifiée de *gratuite* dès lors qu'elle est susceptible de *convaincre*, c'est-à-dire d'infléchir l'idée que l'autre se fait, justement, de son propre intérêt ?...

Les seules pensées gratuites sont celles qui ne sont pas formulées. D'où l'importance de la discussion, même abstraite.

Reste que sur le fond tu n'as pas tort : nous sommes bien l'un et l'autre juges et parties.

Aucune controverse sur l'héritage ne saurait faire l'impasse de ce dont chacun a hérité, ni de l'idée qu'il se fait de son propre intérêt, ni du vécu qui l'a induite.

C'est vrai que j'ai préféré jusqu'à ce jour te parler de l'avenir, serait-il utopique, sur lequel on peut encore entretenir l'illusion d'intervenir, plutôt que du passé bien réel contre lequel on ne peut rien. Mais c'est vrai aussi qu'il n'est jamais inutile de chercher à comprendre ce qui, dans ce passé, nous a valu aujourd'hui de penser ce que nous pensons et d'être ce que nous sommes.

J'ai cet avantage sur toi de connaître tes parents. Tu ne connais rien des miens. Voici donc leur histoire, qui est *mon* histoire. Il te faudra juste me pardonner d'excéder, par cette parenthèse, la longueur que je m'étais imposée jusqu'ici.

C'est si long, le passé...

Souvenirs, souvenirs...

Normand d'origine, mon grand-père paternel est monté à Paris dans les dernières années du 19^{ème} siècle, à pied, pour y trouver du travail (bel exemple - soit dit en passant - d'inégalité géographique devant l'emploi entre ville et campagne).

Il y a rencontré ma grand-mère, blanchisseuse, dont il a eu quatre enfants. Mon père, né en 1907, était le troisième. Albert, pour les intimes.

La famille louait un deux pièces sur cour au 10 rue de Vaucouleurs, près du métro Couronnes, que j'ai bien connu : 24 m² pour six, avec WC communs à la turque à mi-étage. Dire que l'immeuble était vétuste serait un euphémisme. La dernière fois que j'y suis entré pour me souvenir, dans les années 90 - vite fait bien fait pour ne pas avoir l'air d'un voyeur de misère - il n'était plus occupé que par des immigrés d'origine africaine.

Ma grand-mère dut renoncer très tôt à la blanchisserie, rétrécissement mitral oblige (bel exemple d'inégalité génétique face à l'effort et à l'espérance de vie). J'avais 4 ans quand elle est morte et ne l'ai guère connue que par ce que m'en ont dit ses enfants.

D'éducation luthérienne tendance psychorigide, véritable maîtresse du foyer en dépit de son handicap, elle avait réussi à faire jurer à ceux-ci de *ne jamais la quitter*. Mon oncle et mes tantes, qui la vénéraient, ont tenu parole jusqu'à sa mort et bien au-delà. Ils avaient alors selon eux « passé l'âge du mariage » et ont donc continué de vivre ensemble, célibataires sans descendance, jusqu'à la fin de leur propre vie.

Heureusement pour moi, Albert fut le seul à trahir son serment. Il est vrai qu'il avait, quant à lui, une bonne raison d'en vouloir à sa génitrice :

Quoique né du même lit, et bien sûr dans le même *contexte socioculturel*, le petit troisième de la fratrie s'avère vite plus brillant scolairement que son frère et que ses sœurs (bel exemple d'inégalité intellectuelle face aux grilles d'évaluation de l'institution scolaire) : ses maîtres le pressent donc de poursuivre au-delà du certif.

Refus catégorique de la mère au nom de l'équité.

Au nom de la même équité, la sainte femme aurait sans doute pu pousser *tous* ses enfants à poursuivre leurs études. Mais voilà : si modestes soient-ils, quatre salaires d'apprentis valaient toujours mieux pour le budget familial, dans l'immédiat après-guerre, que quatre scolarités. Et ce d'autant que le père ouvrier était désormais seul à travailler et que lesdits salaires se devaient, par serment, d'améliorer l'ordinaire.

Bel exemple d'inégalité sociale face aux études au cours des années dites folles.

Bel exemple aussi d'égalitarisme *par le bas*, bien propre à susciter la rancœur éternelle du petit sacrifié à l'endroit de sa mère et de discréditer définitivement chez lui l'idée même d'égalité.

Voilà donc mon Albert apprenti. Quand, bien plus tard, je devais émettre le vœu de faire des études littéraires plutôt que techniques, la réponse était cinglante : « A ton âge, je poussais la voiture à bras dans la rue de Belleville ! » et la discussion était close.

Mais Albert n'était pas seulement meilleur en classe - et très conscient de l'être - il était aussi plus énergique, plus ambitieux et plus obstiné que ses frères et sœurs : bel exemple d'inégalité naturelle dans l'aptitude à rebondir.

L'ascenseur social (plutôt du genre corde à noeuds en ce temps-là dans l'est parisien) se présenta à lui sous deux formes : les cours du soir des *Arts et Métiers*, sur les conseils de son patron, et - plus surprenant sans doute - le chant lyrique.

Il faut dire qu'il existait alors un théâtre sur le boulevard de Belleville. Remplacé depuis par un cinéma, puis par une supérette... Il s'y produisait des chanteurs d'opéra en fin de carrière mais tout auréolés encore du prestige lié au bel canto, accompagnés par un effectif orchestral des plus modestes dans des décors minimalistes : Messager, Massenet, Gounod et jusqu'à Bizet, paraît-il... Le lieu, quoi qu'il en soit, où *se faire un nom* : le show-biz à l'ancienne, en quelque sorte.

Mes tantes, qui l'admiraient, m'ont cent fois raconté comment leur petit frère, retour de son double travail d'apprenti et d'étudiant libre, s'épuisait encore tard dans la nuit à réviser son solfège et sa technologie dans un recoin du deux pièces familial - jusqu'à s'endormir debout...

Côté chant, lyrisme à part, le bide fut hélas total : plusieurs échecs à ses concours et auditions eurent pour principal effet de faire détester à mon Albert, outre la musique, le monde de l'art en général - où tout n'était à l'entendre que subjectivité, arbitraire et piston.

La techno (non musicale) lui fut plus propice. Et je dois reconnaître, aux multiples brevets retrouvés après sa mort, que le bougre était sacrément doué. Encouragé par ses employeurs successifs et promu en interne à la *Thomson-Houston* de l'avenue Simon Bolivar, où il était entré dès les années 30, il y fera vite fonction d'ingénieur quoique non diplômé. A la rubrique

profession du père de mes fiches scolaires je me devais d'écrire désormais, non sans vanité personnelle, « *chef de fabrication* » : il est un âge où on se sent plus fier d'être fils de chef que fils d'ouvrier...

C'est à peine plus tard que je pris conscience du prix à payer : humilié dès la fin de l'occupation tant par le retour en grâce des cadres issus de la Résistance que par les *vrais* ingénieurs sortis des grandes écoles (au point d'être finalement viré de la Thomson pour insubordination) mon père ne rêvait que d'une chose : créer sa propre entreprise.

A charge pour moi de prendre sa suite...

Dès l'entrée en 6^{ème} dite *moderne*, j'étais bel et bien programmé sans avoir vu venir, moi, l'unique héritier de l'ingénieur autodidacte, pour entrer à la tutélaire école des *Arts et Métiers* par la grande porte. De la 4^{ème} à la classe prépa j'ai porté comme un uniforme d'enfant de troupe la blouse blanche de la section technique.

Pour mon bien en dépit que j'en aie...

Peu important, à ce stade, les causes mêmes de ma préférence marquée pour les arts et lettres (car tout a des causes circonstanciées par-delà les goûts et les dons...). Ce qui compte ici c'est que mon père, que j'idolâtrai jusqu'alors, s'opposait ainsi pour la première fois à mon plus légitime désir, contre l'avis de mes maîtres, répliquant sans en être conscient l'injustice dont il avait tant pâti trente ans plus tôt.

Et suscitant avec elle la même révolte.

Avec le temps, bien sûr, on peut comprendre : comment quiconque rêve d'instaurer une dynastie à la Bouygues aurait-il accepté que son dauphin obligé n'éprouve d'*intérêt* ni pour la technologie, ni pour le management, ni pour le marketing et moins encore pour la finance ?

Bref, d'être le *gland* standard qui voue d'avance le *challenge* de sa vie au désastre.

Comment aurait-il admis qu'on n'ait d'autre ambition que d'exister ?

Et comment, de mon côté, aurais-je seulement existé sans lui, puisqu'à l'évidence il m'a fait autant que je me suis fait *contre* lui ?

Comment, aujourd'hui, lui en voudrais-je ?

Est-ce que je serais devenu le même s'il n'avait pas décidé pour moi ? Est-ce que je défendrais les mêmes idées ? Est-ce que je me serais inquiété de sa brusque ascension à la Thomson sous contrôle nazi ? de ses exploits de briseur de grève en 36 ? de ses diatribes contre les fonctionnaires ? de son anticommunisme radical ? de son antisémitisme ? Aurais-je commencé à m'interroger sur ce que peut sous-tendre de renoncements, de compromissions et de mépris d'autrui (les *glans*, les sans-dents, les losers...) l'honorable projet de *faire sa place* dans l'espace nécessairement exigü de l'ascenseur social ? Me serais-je seulement étonné de ne lui avoir jamais connu d'amis ?

C'est qu'à discuter une décision qui nous blesse, à argumenter pour tenter de l'infléchir, à en élucider les tenants et les aboutissants pour en dénoncer les risques, c'est toute l'idéologie du décideur qu'on finit par remettre en cause : son sens du juste et de l'injuste, du bien et du mal, du beau et du moche, ses préjugés, sa vie, sa foi...

Pour prouver à mon père que j'étais de *bonne* volonté, comme on dit quand c'est la volonté du chef, j'ai donc passé le concours des *Arts et Métiers*. Je l'ai même réussi. Mais c'est sans le consulter, *de mon propre chef* comme on dit aussi, que j'ai envoyé ma lettre de démission le jour même.

Sans l'héroïque intercession de ma mère, dont je ne peux m'empêcher de penser que nos querelles tous azimuts ont plus qu'écourté la vie, jamais je n'aurais pu enfin me réorienter. Sauf qu'en 68, évidemment, ma mère n'a rien pu faire...

Vivres coupés, il ne me restait plus qu'à résilier mon sursis militaire avant d'entamer sans un sou mes pérégrinations de *maître aux* dans le nord de la France.

Jusqu'en ses dernières années, je n'ai plus revu mon père qu'en de rares occasions. J'avais beau lui envoyer chacun de mes livres, Marie-Annick te confirmera qu'il ne m'en a *jamais* dit le moindre mot.

Ma mère disparue, puis sa seconde compagne, ses revenus revus à la baisse, brouillé avec sa sœur survivante et toujours sans amis, privé désormais de rêve comme de tout projet personnel, plus *cassé* cent fois par ma désertion - j'en ai conscience - que moi par son plan de carrière, il ne nous parlait plus en boucle que de ses plus ingénieuses trouvailles : l'incontournable *extrudeuse* (voir Wikipedia) qui lui avait valu un jour les félicitations d'investisseurs américains, ou le système sophistiqué d'autodéfense en 360 volts dont il avait bunkerisé son pavillon du Loir-et-Cher...

C'est de ce pavillon que j'ai hérité quand il est mort en 2003, de ses fusils, de sa canne-épée et de quelques titres dévalués. Pas de quoi faire de l'ombre à la maison B du Pouliguen mais c'est vrai : j'aurai eu l'insigne privilège - fils unique, neveu unique et petit-fils unique - de ne partager le modeste patrimoine familial avec personne - la fratrie Bouygues dût-elle en rager. Comme quoi il arrive dans toutes les classes sociales, dans le régime libéral comme dans l'ancien régime, qu'une injustice flagrante en compense plus ou moins une autre dès lors qu'elle ne l'aggrave pas...

Voilà. Tu sais tout ou presque.

C'est cela en somme, le *vrai* patrimoine : tout ce qu'il nous a été donné de vivre sans que nous y soyons pour rien.

Rappelle-toi à cet égard ce que tu reconnaissais lucidement dans l'un de tes premiers courriels, là où tant d'autres préfèrent justifier par le mérite leur statut social et les idées qui vont avec : « J'ai de la chance... »

Moi aussi, j'ai de la chance.

Nous avons l'un et l'autre, d'abord, celle d'être nés - ce qui n'était pas dans la poche en ce qui me concerne et dont je m'émerveille tous les matins en ouvrant ma fenêtre.

Celle d'avoir vécu sans subir d'autre guerre qu'économique dans un riche et beau pays où les hommes sont libres d'échanger pour se convaincre - à défaut de se vaincre. Même s'il convient de garder en mémoire que la prospérité d'un pays, comme celle d'un homme, ne s'est que rarement construite sur de vertueux exploits...

La chance aussi d'appartenir à ce que les américanophiles appellent la *middle class*, cette obèse classe du milieu à égale distance, en quelque sorte, des plus forts et des plus faibles, des élus et des exclus - où à défaut d'être *objectif* on est tout de même le mieux placé pour choisir son camp, et dans quelle direction au juste se mettre *en marche*...

J'ai même sur toi deux chances supplémentaires :

En un, celle d'avoir connu très tôt ce que tu appelles une *vocation* et que je préfère appeler un *intérêt fort*. Un intérêt d'autant plus fort qu'il n'a rien à voir avec le goût du pouvoir ni de l'argent.

En deux, surtout, celle d'avoir appréhendé personnellement le danger, pour qui voudrait juste exister, d'être guidé, dominé, gouverné - oserai-je dire *conditionné* ? - par quiconque ne connaît d'autre sens au mot *intérêt* que ce que tu appelles pudiquement l'*intérêt économique objectif*.

A toi maintenant de m'expliquer ton cheminement inverse. Celui qui t'amène à compter désormais sur Baby-Bouygues et ses pairs - si j'ai bien compris - pour revendiquer haut et fort à ta place le réajustement des patrimoines dont tu rêves.

Il est sûr qu'à la veille d'enterrer l'ISF, un manifeste en faveur de l'héritage universel cosigné par le top 50 du MEDEF, ça, au moins, ça aurait de la gueule...